

L'AMI DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE, LITTÉRAIRE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

12s.-6d. PAR ANNEE.

"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

PAR ANNEE. 12s.-6d.

BUREAU DE REDACTION,
Rue Ste. Famille, No. 14.

Québec, VENDREDI, 24 Novembre. 1848

BUREAU DE REDACTION,
Rue Ste. Famille, No. 14.

JOURNAL RELIGIEUX.

LE COMMUNISME CHRETIEN.

(Deuxième article.)

La vérité, la justice, la charité, la clémence, tout ce qui est beau et grand appartient exclusivement à l'élément religieux. En dehors de cet élément divin, on ne saurait, quoi qu'on fasse, rien fonder de bien, d'utile, de durable, ni résoudre au profit de tous, de l'humanité entière, ces théories sociales qui, sous l'empire des passions, se dressent chaque jour comme autant de spectres menaçants ou d'écueils inévitables, parce qu'en dehors de l'élément religieux, il n'y a que ténèbres, mensonge, hypocrisie, qu'égoïsme, que vice, qu'impureté, que scélératesse et désordre.

Dieu seul est bon, d'une bonté infinie; et l'homme de Dieu seulement, l'homme animé de l'esprit et éclairé de la lumière d'en haut, l'homme sincèrement, profondément religieux participe, dans une mesure relative, bornée, à la bonté absolue de l'Être des êtres. Celui-là exclusivement est fait à l'image de Dieu; tous les autres ressemblent à Satan. Or Satan, c'est le péché. Tous les maux, tous les crimes de la société viennent de ce qu'elle n'a pas été ce qu'elle doit être, éminemment religieuse. Si la société avait possédé et conservé l'esprit de Jésus-Christ, si elle avait été chrétienne, elle aurait échappé aux divisions, aux fureurs, aux convulsions, aux souffrances, aux bouleversements et aux ruines qui l'ont sans cesse affligée. Mais loin de là, toute chair a corrompu sa voie. L'autorité, qui longtemps, dans tous les ordres et à tous les degrés de la hiérarchie, s'est vue si forte, entourée de tant de prestiges et d'éclat; elle qui devait donner l'exemple de toutes les vertus, en jeter et en cultiver les germes dans le cœur de toutes les générations, et répandre comme une rosée céleste, jusque dans les dernières profondeurs sociales, une influence salutaire, l'autorité a donné le premier signal de la révolte contre Dieu: elle a méconnu sa mission, forfait à tous ses devoirs, perverti et corrompu ceux-là mêmes qu'elle devait rendre et conserver purs; et quand son langage a été digne, irréprochable, elle l'a démenti par ses actes; il y a toujours eu entre sa pensée et son verbe un fatal mensonge.

Au lieu d'être douce, bienveillante, protectrice, paternelle, l'autorité n'a su être qu'orgueilleuse, insolente, oppressive et spoliatrice; au lieu d'être les tuteurs et la Providence terrestre des peuples, de consacrer leur existence au bien-être moral et matériel de leurs sujets, la plupart des princes et des rois n'en ont été que les tyrans et les persécuteurs; armés du

leurs émules et leurs imitateurs. Après avoir, à l'instar des princes, apostasié et secoué le joug moral, ils donnèrent les premiers l'exemple si funeste et si contagieux de la résistance à l'autorité, de la rébellion contre les chefs des nations, ignorant, eux aussi, dans leur aveuglement, qu'en agissant de la sorte ils sapèrent leur propre puissance, et apprenaient aux petits à secouer la légitime domination des grands. C'est ce qui arriva bientôt, et il y eut là une double justice: car, à partir de leur apostasie, ils se vouèrent tout entiers au culte des passions honteuses, et tarirent dans leur cœur endurci les sources saintes de la charité chrétienne. Ils devinrent de mauvais riches, et leur fortune, dont le superflu devait être consacré au soulagement du pauvre, fut dissipée en scandaleuses profusions, servit d'aliment à la débauche et au libertinage. Leur orgueil et leur cynisme furent un spectacle désolant pour le peuple exténué de misère, et qui, complètement démoralisé à son tour, n'eut plus l'héroïsme de la résignation et de la souffrance, ne comprit plus de la vie que les jouissances grossières, convoita avidement le bonheur et les biens des riches, pour lesquels il n'eut plus que de la colère et du mépris.

Ainsi, l'impiété donna partout ce qu'elle possède, le mal et le désordre. Sous son influence, les grands et les riches oublièrent qu'ils sont les protecteurs et les économistes des pauvres; qu'ils ne sont que les administrateurs de ces biens que Dieu leur a confiés, et dont le superflu doit être versé dans le sein de l'indigence; et le peuple, de son côté, n'a plus su se résigner à l'obéissance, aux privations, aux durs labeurs et à toutes les angoisses de sa position précaire et malheureuse. De cette sorte, l'homme devint étranger à l'homme; la charité fut bannie du monde; la société se composa d'ennemis, d'oppressés et d'opprimés, et l'humanité, loin d'offrir le spectacle magnifique de la concorde et de l'amour, loin de réaliser la pensée chrétienne, de former une seule famille, un peuple de frères, fut dévorée par la haine et les divisions. De là ce malaise, ces agitations internes, ce travail mystérieux et lugubre de l'envie, ces inquiétudes, ces craintes, ces terreurs secrètes qui éclatent tout-à-coup en convulsions terribles, enfantent d'affreux désastres et font de la terre un enfer.

Tels ont été jusqu'à ce jour l'état et les effets de la civilisation révolutionnaire, c'est-à-dire de cette civilisation orgueilleuse et insensée qui s'appuie uniquement sur les puissances humaines, à l'exclusion de tout secours, de tout élément religieux.

Prétendus amis de l'homme! philosophes superbes, qui, dans votre dédain, traitez la religion de préjugé et de super-

notre prochain comme nous-mêmes; sa-chez donc surtout que le doigt de Dieu a gravé ces mots sur une page immortelle: « Les entrailles de l'impie sont cruelles. » *Viscera autem impiorum crudelia* (Prov. XII, 10). Et vous voudriez que ces entrailles inhumaines s'imposassent une privation, fissent taire une convoitise dans l'intérêt du pauvre! Ah! interrogez votre conscience et vos œuvres; demandez compte à votre mémoire de l'usage que vous avez fait de l'abondance au sein de laquelle vous êtes nés, des indigents que vous avez visités et secourus, des larmes que vous avez essuyées, des douleurs que vous avez guéries ou consolées, de la faim que vous avez apaisée, de la nudité que vous avez vêtue, et vous comprendrez que l'impie est l'antipode de la charité, que le cœur de l'impie ne renferme pas une sollicitude, une sympathie pour l'infortuné.

En dehors du sentiment religieux, la fraternité, la solidarité ne sont donc que des mots; le seul socialisme concevable, possible est donc celui des communistes si justement détesté, celui qui procède par le vol et la spoliation, et qui, loin de soulager de nombreuses misères, les multiplierait à l'infini, et plongerait la société dans une ruine universelle.

En vain vous inondez-vous de déluge toujours croissant de vos impuissantes et ridicules théories, et voudrez-vous que l'Etat protège, secoure efficacement les classes déshéritées. L'Etat, comme nous le dirons nous-mêmes, a de graves devoirs à remplir à cet égard, mais peut-il changer la condition humaine? Quelques mesures qu'il prenne, quelques institutions qu'il fonde, pourra-t-il suppléer au trésor inépuisable de la charité individuelle? Quand, au prix de sacrifices énormes, il aura ouvert des asiles pour les vieillards et les infirmes, créé des écoles pour les indigents, pourvu à certaines nécessités, que pourra-t-il de plus? Ah! ne donnez pas au pauvre des espérances irréalisables qui désarmeraient sa résignation et son courage en face de sa misère, et ajouteraient à ses maux l'horreur de sa condition, le tourment de désirs superflus et d'amères déceptions. Voyez ce qu'il a gagné aux utopies de quelques insensés, misérables flatteurs avides de pouvoir et de popularité qui, par leurs rêves imbéciles ou immoraux, ont ruiné l'industrie, et jeté d'un seul coup des millions d'ouvriers dans un affreux dénuement. Qu'une honte et un mépris éternels soient le châtement infligé à l'orgueil et à l'incapacité pratiques de ces hypocrites audacieux qui ont été et seront toujours le fléau du genre humain.

Pour nous, qui voulons secourir et non flatter nos frères malheureux, nous saurons nous renfermer dans les bornes du possible, et donner pour base à nos doctrines les devoirs autant que les droits de

compter sur vous? — Oh! s'il dépendait de moi!

— Ecoutez, dit Gustave, lorsque les faibles s'unissent, ils ont autant et quelquefois plus de chances de succès que les forts... Venez au jardin, et là, puisque nous sommes d'accord sur le principal et que nos cœurs s'entendent si bien, nous allons délibérer sur ce qui nous reste à faire...

— Qu'espérez-vous, puisque mon père a prononcé? — Venez, venez toujours.

Il continuèrent tous deux leur course rapide et arrivèrent à un charmant bosquet bien touffu, bien odorant, bien vert. Dans un si délicieux endroit, on ne pouvait être que bien inspiré. Caroline et Gustave s'assirent sur un banc de gazon qui décrivait une ligne circulaire entourée d'une haie d'aubépine, et recouverte d'un dôme de feuilles doucement agitées par le vent. Gustave prit le premier la parole.

— Mon amie, dit-il, la conjoncture est grave et si votre tendresse pour moi est vraie, vous ne devez pas reculer devant un acte de courage. Pendant que je m'adresserai directement à cet impertinent duc qui vient se jeter ainsi au travers de notre bonheur, il faut que vous alliez, vous, trouver votre père, vous jeter à ses pieds, lui demander grâce, seule avec lui, s'il n'est pas effrayé de la cause du malheur de votre vie entière...

— J'irai, j'irai, Gustave, mais il paraît si mal disposé!

— C'est une tentative, répliqua le jeune homme, et une tentative peut échouer ou réussir. Il faut toujours essayer. — J'essaierai.

— Il y a d'ailleurs un autre moyen reprit Gustave...

Il en était là quand un personnage se montra sous la porte verte du berceau.

— Monsieur le duc! fit Caroline en poussant un cri de frayeur. — Vous ici, monsieur! s'écria Gustave en le toisant d'un air provocateur. — Moi-même, répondit le duc; est-ce que je vous dérange?

— Monsieur, trêve de raillerie. Que faisiez-vous là? — Je viens de quitter votre père, dit froidement le noble duc, et je vous écoulais.

— Une pareille hardiesse! — Calmez-vous, calmez-vous... là... là... pas tant de colère; vous n'avez peut-être pas tant de sujet que vous le croyez de m'en vouloir.

— Que signifie cela? demanda Caroline toute surprise? — Ni vous non plus, mademoiselle, ajouta-t-il de l'air le plus innocent et le plus tranquille du monde. Eh! mon Dieu! est-ce que je ne sais pas ce que c'est que les jeunes gens... est-ce que je n'ai point passé par là?

— Quoi! monsieur, malgré la position que vous avez prise dans cette maison,

— Je désire votre bonheur avant tout, mes amis, continua-t-il en s'adressant aux deux jeunes gens, et vous serez contents de moi, je vous le promets... — Vous allez donc de ce pas dégager votre parole, demanda Gustave avec angoisse. — Pas précipitamment.

— Vous déclarerez donc à mon père que vous avez changé d'idée, et que vous n'êtes plus dans les mêmes intentions qui vous ont conduit ici? — Ah! ce serait mentir, et je vous répète que j'aime la franchise avant tout.

— Mais alors, monsieur, répliqua Gustave outré de fureur, permettez-moi de vous dire que vous ajoutez à tous vos torts envers nous celui d'une impertinente moquerie, et que je saurai vous faire repentir... — Une provocation! un défi!... Nous verrons cela dans une heure! riposta solennellement le duc. En attendant, je ne puis m'empêcher de vous déclarer que vous me jugez mal, bien mal, et que vous êtes des ingrats.

Et avant que Gustave eût pu répondre, avant que Caroline eût eu le temps de se rendre compte du sens de ces dernières paroles, l'élégant gentilhomme avait disparu...

Cette petite scène s'était passée à la suite de l'entrevue particulière du duc avec M. Gerbouleau, lorsqu'il était descendu pour se rendre de nouveau dans le parc, où il avait rencontré, ainsi qu'on vient de le voir, Caroline et Gustave.

Mme Vernier ayant aperçu de sa chambre la retraite de M. de Valmabelle, dit à son frère: — M. Gerbouleau est seul, courons tenter un dernier effort. — Allons, dit Robert.

A leur arrivée, M. Gerbouleau achevait de fermer son secrétaire. — Jean, dit l'ancien garde-français, nous venons savoir si bien décidément vous voulez être un père démenté. — Oh! mon frère, répliqua l'autre avec humeur, faites moi grâce de vos belles phrases... Je tiens pour dit ce que vous comptiez me dire tous deux, et à tous deux je vous réponds en bloc, sans un mot de plus: *Mon parti est pris*.

— Et avec moi, Monsieur, demanda Mme Vernier, avec moi qui puis bien me dire la mère de Caroline, croirez-vous pouvoir vous montrer aussi durement taconique? — Ma sœur... Eh bien! oui, ma sœur, mon parti est pris... Je ne sors pas de là... Que diable! il faut du caractère.

En ce moment, Gustave et Caroline accoururent. Leur entrevue avec le duc les avait tout bouleversés, et ils recommencèrent leurs supplications, leurs plaintes, leurs prières, M. Jean se retrancha dans sa dignité, dans sa volonté inébranlable, dans son droit de père. Ni les représentations du jeune homme, ni les larmes de sa fille, n'eurent d'effet sur cette âme de rocher. On ne put rien obtenir de lui. —